

Combatte toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.



L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

"Notre ennemi,
"C'est notre Maître."

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an.....	2 "
Six mois.....	1 "
Trois mois.....	50

Rédaction et Administration :

21. RUE DU TEMPLE, 21
LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

Les abonnements de six mois, ainsi que ceux de trois mois renouvelés, partant du numéro 1, se terminent avec le présent numéro.

Nous sollicitons leur renouvellement.

ON ENQUÊTERA

Encore une fois et à l'unanimité des 390 cabotins du Grand Guignol parlementaire, il a été décidé qu'une enquête serait ouverte pour que soient établies les responsabilités dans la catastrophe de Courrières.

On croirait que cette hécatombe arriva juste à temps pour retaper la popularité déclinante du parlementarisme et de ceux qui l'exploitent, favorisant ainsi la réélection de ces derniers.

La pièce est jouée, et ma foi, les applaudissements que semblent avoir recueillis les acteurs, donnent à croire que le true est encore bon.

Nulle hésitation : L'abbé Lemire, Gérault le Richard, Mélina et Vaillant, tous, tous ont voté l'enquête. Quels bons coeurs quand même ! Et dire que les anarchistes ne veulent pas croire aux bons sentiments de nos législateurs ! c'est à désespérer.

Plusieurs députés en même temps qu'actionnaires à la compagnie des mines de Courrières ont néanmoins voté l'enquête : oyez donc quel désintérêt, quel esprit de justice anime tous nos honorables.

Et oui ! les enquêtes votées par la Chambre sont utiles et efficaces. Voyez plutôt :

L'année dernière, à pareille époque, à Limoges, des patrons déclarant le Jock-out, réduisirent à la misère près de quinze mille ouvriers ainsi que leur famille. Des troubles surgirent de ces faits et un inconscient fut assassiné par la troupe ; vivement, pour calmer les esprits, la Chambre vota une enquête, un nommé Constantin, flanqué d'une forte allocation pour frais de déplacement, arriva à Limoges et interrogeait un certain nombre de personnes, puis s'en revint à Paris.

Depuis ce temps, à part quelques socialistes qui, en réunion publique, feignant de croire à l'utilité des enquêtes de ce genre, demandaient à ce que les résultats de cette enquête soient connus par tous ; on entendit plus parler de rien.

A Courrières, est-il besoin de le dire, il en sera de même ; les quelques menaces et les quelques cris poussés par une foule en farie a fait employer ce stratagème à nos politiciens au pouvoir. D'ici aux prochaines élections, Basly et Lamendin, auxiliaires précieux de M. Clémenceau, auront assagi cette population. Les « rescapés Neny et Pruvost, de retour d'exhibition en les lieux selects de leur viande décorée, après avoir fait la joie de nos grands philanthropes, apporteront un chargement de sympathies suffisantes pour faire enfouir dans les ténèbres de l'oubli qu'une enquête fut ouverte.

Deux « rescapés » décorés et choyés, n'est-ce pas suffisant pour faire croire que si 1.200 mineurs sont ensevelis, c'est qu'eux-même l'ont voulu. ?

Une décoration à Lavaurs et à ses collègues sera plus tard la conclusion de cette enquête.

Electeur, sois satisfait : On enquêtera.

Pierre LARUE.

Urbain Gohier à M. Aristide Briand

Prison de la Santé, le 20 mars 1906.

Au citoyen ministre de l'instruction publique et des cultes.

Camarade Briand.

Nous vous offrons nos compliments pour votre avènement au pouvoir ; c'est de l'excellente « propagande par le fait ».

Nous vous avons connu anarchiste sincère, quand vous manifestiez sur la place de la Révolution (Concorde) aux côtés du camarade Malato ; et nous savons que nous pouvons compter sur les compagnons qui composeront votre cabinet.

Vous avez passé, depuis, par les diverses nuances du socialisme boulanger (candidature dans la Loire Inférieure), du socialisme révolutionnaire (propagande par la grève générale armée), du socialisme réformiste, du socialisme « à petits profits », et du socialisme « papalin », selon les expressions de votre éminent collègue Clémenceau. Mais nous ne doutons pas de l'action énergiquement dissolvente que vous exercerez dans vos nouvelles fonctions.

Nous nous sommes fort égayés des belles phrases que vous avez introduites dans votre déclaration ministérielle, sur les devoirs envers la patrie, sur la sollicitude pour l'armée.

Nous avions fait, dans notre défense en cour d'assises, une place d'honneur à vos anciens écrits sur la nécessité de l'insurrection et sur la légitimité des coups de fusil aux « galonnés ». Nous aurions pu rappeler aussi les nombreuses plaidoiries que vous avez prononcées, devant toutes les juridictions de France, pour des antimilitaristes. Nous nous souvenons avec émotion de l'éloquence que vous avez montrée, plaidant trois fois pour le *Pioupou de l'Yonne*, et vous associant à l'hervéisme.

Il est vraiment drôle, et il est extrêmement utile que vous soyez ministre. Vous ne sauriez bafouer le « Populo » avec trop de brutalité ; car il importe de développer son dégoût de la boulangerie politique et son mépris pour les charlatans politiciens.

Mais nous trouvons mauvais que les mêmes causes aient eu pour nous et pour vous des effets si différents, et que vous vous présentiez au gouvernement tandis que les camarades s'étalent dans les geôles de la République.

Sans doute, vous ne vous souciez pas de voir, aux réunions électorales, des citoyens qui ont gardé leur indépendance. M. Clémenceau vous dira comment, deux mois avant les élections de 1902, MM. Waldeck-Rousseau et Millerand supprimèrent les inscriptions de l'*Aurore* : il n'en coûta que deux grosses sinécures et quelques sommes d'argent. Pour les élections de 1906, vous nous présentiez au gouvernement tandis que les camarades s'étalent dans les geôles de la République.

Nous reconnaissions, d'ailleurs, que vous avez des raisons particulières pour nous emprisonner au nom du patriotisme.

Vous êtes un antimilitariste et un anti-patriote résolu.

Votre respectable collègue, M. Clémenceau, sert l'Angleterre contre la France depuis trente-cinq ans. Dès 1871, il proposait à l'Assemblée nationale d'abandonner la Corse à l'Italie, alliée de l'Angleterre, pour que la flotte anglaise possèdeât une station navale entre Toulon et l'Algérie. Plus tard, M. Clémenceau livra l'Egypte aux Anglais. Il fut chassé du Parlement par le suffrage universel aux cris de : *Aoh ! yes !* et ne put y rentrer que dix ans plus tard, par la porte dérobée du suffrage restreint.

Il monte au pouvoir pour régler l'affaire du Maroc selon les instructions de Londres... mais où donc était-il en 1870 ?

C'est bien le moment pour vous deux d'entonner le grand air patriotique.

La Chambre ne demande qu'à jouer son rôle dans la comédie. Depuis le pillage de

la caisse électorale par feu Demaguy, depuis les scandales du comité Mascuraud-Lévy-Cohen-Weil, les commanditaires du Bloc se refroidissent. Peut-être que M. Rouvier, par une vieille habitude panamiste, a rafîlé le reste des fonds en démenageant. Malgré la libéralité des compagnies d'assurances américaines, la représentation nationale craint de se trouver à sec devant les électeurs. Les Reinach, les LL. Dreyfus et d'innombrables Cohen vont faire monter les enchères. Il en faudra de l'or pour éclairer la conscience du peuple souverain !

La cavalerie de Saint-Georges a donné beau jeu : les livres sterling qui ont valu à votre éminent collègue de l'intérieur tant de succès dans sa carrière lui procureront encore une majorité parlementaire.

C'est pourquoi vous êtes contraints de multiplier les démonstrations patriotiques.

Et bien, camarade Briand, il nous déplaît que ce soit à nos dépens.

La plaisanterie qui consiste à faire « boucler » les antimilitaristes par l'avocat hercule du *Pioupou de l'Yonne* est amusante pour tout le monde, — excepté pour nous.

Ne la faites pas durer davantage.

La plupart des condamnés antimilitaristes sont des jeunes gens qui ont été amenés à leurs convictions et à leurs épreuves actuelles par vos déclarations, par vos exhortations enflammées. Vous n'avez pas le droit de les renier.

Le verdict quinous a frappés a été infirmé par les verdicts successifs d'Amiens, de Brest, de Marseille. L'opinion publique l'a jugé odieux, M. le ministre de l'intérieur l'a déclaré absurde.

Nous n'avons commis qu'un délit d'opinion et nous sommes en prison. Vous avez commis cent fois le même délit et vous êtes libre !

Vous avez été condamné en justice, rayé du barreau de Nantes, pour un « délit de droit commun », et vous êtes ministre !

Il vous fallait, bien entendu, votre « affaire du Palais-Royal » pour devenir le Rouvier socialiste. La République devait vous choisir pour liquider les cultes et pour inspirer l'instruction publique. Avec quel doigté vous ferez renaitre l'amour dans les sacrissies ! Avec quelle autorité vous formerez les jeunes gens à la vertu ! Leur donnerez-vous en prix le *Portier des Chartreux ou Nana* ? Le *Journal d'une femme de chambre ou des Photos artistiques* ? Les familles s'inquiètent peut-être, mais vos exploits serviront populaires demain dans tous les lycées.

Cela nous semble parfaitement approprié à la moralité du régime, aux desseins de vos commanditaires, à l'idée qu'on se fait de la France au dehors.

Seulement, pour prendre notre part de la joie publique, nous avons besoin d'être libres.

Excellence, lâchez-nous !

Après vous être abrité derrière nous dans les années périlleuses, après avoir grimpé sur nos épaules pour décrocher le portefeuille, il ne faut pas nous repousser du pied. Vous êtes prudent d'habitude, soyez-le cette fois encore. Et dépêchez-vous.

Recevez, citoyen ministre, nos salutations respectueusement révolutionnaires.

Urbain Gohier, détenu n° 3.

ÉDUCATION ANARCHISTE

Pourquoi nous sommes révolutionnaires

« Tant que l'iniquité durera, nous, Anarchistes-communistes internationaux, nous resterons en état de révolution permanente. »

Le suffrage, dit universel, a donné tout ce qu'il pouvait donner : rien. Pardon, les pots de vin, le charlatanisme, la corruption dans toute l'acception du mot ; tels sont les produits de la combinaison française Léon-Blum-Napoléon III.

Il monte au pouvoir pour régler l'affaire du Maroc selon les instructions de Londres... mais où donc était-il en 1870 ?

C'est bien le moment pour vous deux d'entonner le grand air patriotique.

La Chambre ne demande qu'à jouer son rôle dans la comédie. Depuis le pillage de

gislateurs adoptent quelque chose favorable à la classe ouvrière, c'est que l'idée de cette chose adoptée l'est depuis longtemps par la masse qui se révolterait probablement si on ne lui jetait cet os à ronger. Etablir en droit, ce qui en fait existe depuis longtemps, si cela ne nous coûtait fort cher, ne serait que ridicule.

Les lois, toutes les lois sont surtout mauvaises, et lorsqu'elles sont qualifiées philanthropiques, ce n'est qu'une feinte. Il résulte donc, que n'ayant rien à attendre du législateur ou de la loi, nous devons œuvrer autrement pour la suppression de ce qui est un obstacle à notre affranchissement ; pour ce faire, nous ne pouvons employer d'autre arme que la violence.

Tout est contre nous ; nos adversaires gouvernent et bourgeois ont su contraindre et dresser des ouvriers — aujourd'hui déguisés en soldats, policiers ou gendarmes — pour servir contre ceux qui voudraient toucher à ce qu'ils prétendent appartenir à eux seuls.

Nous sommes convaincus que MM. les capitalistes, ignorant l'idéal de beauté que nous rêvons, et voulant toujours passer pour des gens d'essence supérieure, ne se laisseront pas déposséder du produit de leurs vols, c'est à dire de ce qu'ils nomment « leur propriété » sans lâcher contre nous leurs chiens de garde. Il faudra donc nous défendre ; mieux vaut même que nous attaquions, la lutte avec des armes fort inégales exige des précautions et une certaine tactique consistant à surprendre l'adversaire, la victoire dépend souvent de ces considérations.

Et d'ailleurs chacun doit lutter selon son tempérament, sa force et les armes qu'il peut disposer.

Ce n'est pourtant point de gaieté de cœur que nous préconisons l'emploi de la violence pour détruire les obstacles obstruant la route de notre idéal, car si nous propagons la révolte, c'est que nous-mêmes sommes des révoltés n'entendant point nous soustraire aux aléas de la lutte, lutte dans laquelle nous pouvons être frappés aussi bien que ceux que nous voulons frapper. Estimant que notre vie est préférable à celle d'un bourgeois, notre égoïsme devrait plutôt nous pousser à être des passifs ; si donc c'est l'opposé qui existe, c'est bien que nous avons sondé l'impuissance des moyens légaux.

Les révoltes ne se décrètent pas et si d'une révolution collective peut jaillir plus de bien-être, peut-être même changer de fond en comble la société, nous ne devons point seulement compter sur cette révolution dont l'échéance échappe à tout le monde. Révolution future, société future, beaux mots, mais songer au présent est moins aléatoire. Donc, tentons dès aujourd'hui de vivre un peu de notre idéal.

Notre idéal de destruction devant précéder celui d'instauration d'une nouvelle société, c'est donc l'idéal révolutionnaire qu'il nous faut vivre.

Le mal existe et nous envions le bien.

Frappons donc le mal chaque fois qu'il nous est possible de le faire, et cela est possible chaque jour, multiples sont les occasions où nous pouvons donner des coups en jambes à la société bourgeoise, il serait soit ou lâche de notre part de laisser échapper ces occasions.

Révolutionnaires pour demain, soyons des révoltés permanents. La révolte est de tous les instants, elle ne devra cesser qu'avec les iniquités : individuel ou collectif, l'acte révolutionnaire ne peut être autrement nommé, et souvent l'acte individuel

est plus efficace parce qu'atteignant mieux le but visé.

Tout en étudiant l'organisation d'une société meilleure, surtout ne négligeons pas les coups à porter à la société marâtre que nous subissons, et tâchons que ces coups soient efficaces.

A. BEAURE.

Entretiens d'un Paysan

LETTER A L'AMI ANTOINE

La Cambrouse, 14 avril 1906.

Tu sais pas, camarade, nous nous demandons tous ici, ce que diable tu peux bien foutre là-bas, à Paris, que tu nous écris seulement plus. Est-ce que tu attends que le gouvernement applique la nouvelle loi, qui fera qu'on pourra s'envoyer des correspondances pour rien que deux sous ? Je voudrais pas te dire du mal des braves gens, qui ont du bien travailler pour faire ça — Les pauvres ! Mais toi, mon vieux, c'est pas bien de nous faire tirer la langue après tes nouvelles, comme la Mignonne après sa virade, quand elle a bien jappé derrière le troupeau. A force d'écarquiller nos yeux pour voir si le facteur nous porte pas quelque chose de toi, nous finirons bien par les avoir aussi grands que la porte du pré du père Quiénissou !

Pour t'empêcher de nous oublier tout à fait, je t'écris ces deux mots de lettre pour te conter ce qui se passe dans le pays.

Tu sais bien, n'est-ce pas, que c'était les Rameaux, dimanche passé ? Oui, eh bien, tu sais pas, que quoique tout le monde soit socialiste, chez nous il y avait encore beau coup de femmes, des pétroits et même des hommes à la messe, pour faire bénir des branches de buis qui pendilleront partout à la maison, dans les étables des vaches et des cochons, dans les barge, pour que le tonnerre n'y tombe pas et n'y mette pas le feu !

Ah seindédi ! C'est qu'on est avancé par ici — et beaucoup ! Mais tout de même on ne peut pas vivre comme des bêtes ! Y faut bien une croyance, quelque chose pour faire une crainte, autrement où irions-nous ? Oui, mon vieux, c'est comme ça : c'est pour pas paraître des bêtes qu'on fait les innocents ; mais ça n'empêchera pas qu'on saura bien voter et choisir le bon : un socialiste pur sang, mais pas un de ceux qui veulent tout bradasser, tout changer, mais un bon tout de même, qui soit pas fier, qui parle bien à tout le monde, et n'aie pas peur de s'abimer ses petits menets blancs à nous donner des poignées de mains.

Y en a bien quelques-uns qui se foutent des branches de buis, des curés et de tout leur saint frusquin, qui disent que gna pas de Bon Dieu, mais y n'en sont pas bien sûrs :

Y ne savent pas.

C'est que chez nous, tu le sais bien, on n'a pas de facilités, et on ne prend pas le temps de regarder dans les livres. Pour tous : comme il que la terre a pu se faire, comment que les arbres ont pu y pousser, comment que le soleil y se cache la nuit, y ne le savent pas.

Mais, ça qui gna de sûr, c'est que tous y sont pas contents de la manière que le monde marche.

Y ne savent pas pourquoi qu'y marchent comme ça, ni comme y faudrait qu'y marchent, pour que tout aille mieux ; mais dans le fond, y trouvent tous que ça n'est

pas juste que les gros messieurs aient beau coup d'écus, des femmes tant qu'y en veulent, des châteaux, des chevaux, des automobiles, des belles chambres, des fauteuils bien rembourrés, où on s'enfonce quand on se siecle bien au mitant, du terrain dont y z'abiment les meilleurs morceaux pour y faire des jardins où on ne trouverait pas seulement un chou ni une branche de broute pour une chèvre — et où y z'aimeraient mieux laisser pourrir le bois, que de le laisser ramasser aux pauvres bougres qui n'en ont pas — sans qu'z'aient jamais rien foutu de toute leur vie, tant que eux, les paysans, sont obligés de trimer comme des bêtes, du matin ayant le jour, jusqu'au soir après la brume, de coucher dans des lits sur des paillachères, dans des maisons où on ne voit pas clair, où la porte laisse passer le vent, où le toit laisse passer l'eau quand ça pluie, où gna seulement pas de chambres, où les murs ne sont pas crépis, et où les planchers sont tout percés, de manger le ragoût de pommes de terre, la soupe au lard et le pain noir-dur, tant que les riches mangent les petits plats léchadiers et la miche tendre.

Je te dis qu'y ne trouvent pas ça juste. Ils ont raison. Seulement, y ne savent pas ce que gna à faire pour que ça change. Beaucoup croient que ça ne peut pas changer, rien que peut-être s'arranger un peu.... en votant bien. C'est pourquoi y votent pour les socialistes, ou plutôt pour ceux qu'ils appellent des socialistes, mais qui ne sont que des bourgeois pas si bêtes que les autres, ou bien des types qui veulent avoir une bonne place à vingt cinq francs par jour. Mais, d'habitude, y z'ont peur des révolutionnaires. Je suis pourtant bien sûr que si on leur expliquait ce que nous voulons, y seraient avec nous, car ils sont plus fins qu'on ne croit, et puis y n'ont pas la frousse.

Dans quelque temps, je te retournerai écrire à ce sujet, si ça t'intéresse.

En attendant, laisse moi te dire ça que j'ai entendu, hier, en passant dans le bourg, devant chez Monsieur le curé :

Lui, était sur sa terrasse, tu sais, sous son grand arbre vert, qui a des feuilles tout comme des blédies ? En bas, y avait toute une bande de moutards qui s'amusaien. C'était vendredi — le Vendredi Saint. — Comme y riaient, notre bonhomme s'apprécie et leur dit : « Allons mes enfants, faites pas tant de bruit. Notre Seigneur Jésus-Christ est mort aujourd'hui ! » Les pétroits se regardaient, mais celui de Pierrichou, qui est plus fin qu'un lézard, prend son petit air frater, et lui répond : « Pas possible, m'sieu ! » — « Si, mon enfant, répond le curé ». Alors le gosse : Eh bien, voyez ce que c'est, je savais seulement pas qu'il était malade !...

Un honjour de tous les pays, et une bonne poignée de mains de ton vieux compagnon.

Jean DOBRE.

Les Abrutis

Par moments, les instincts brutaux qui dorment dans le cœur de l'homme, se réveillent et se font jour. Sous leur poussée, l'homme se sent atteint d'une sorte de folie, qui est contagieuse, et qui se manifeste par des gestes exubérants, tels que cris, hurlements, surs épileptiques, etc...

Un des plus beaux exemples de cette folie se manifeste à une certaine époque de l'année, pour une cérémonie exhibatoire qu'on nomme « conseil de révision ». Ce jour-là,

des jeunes gens, ordinairement tranquilles, se groupent, s'attrapent par le bras et vont en hurlant. L'un d'eux porte un bâton, au bout duquel pend un chiffon barbier. Et ainsi, beuglant, braillant, gesticulant, la troupe après être passée dans quelques rues, arrive devant une masure sur laquelle il y a écrit « mairie », où elle entre.

Y sont installés quelques autres spécimens de la race primale, dite humaine ; les uns sont costumés de rouge ou de bleu, avec des lisères blanches, les autres de noir ; tous sont vieux et chauves, par conséquent impotents et gâtés. Les coasserts se déshabillent, se mettent sur un rang, exhibent leur anatomie aux regards vitreux des examineurs qui les auscultent, les palpent, et leur touchent n'importe quelle partie de leur individu. De temps en temps, lesdits vieillards laissent tomber de leurs lèvres blasfèmes : hon, ajourné, réformé.

Une fois la cérémonie accomplie, la troupe se reforme, le porte-drapéau reprend son étendard, les autres regnent et après avoir braillé comme des forcenés, la *Marcellaise*, de façon à en faire bondir les mânes de Rouget de l'Isle, tout ce monde s'en gloutit dans une autre mesure où il y a du vin, de l'alcool, des femmes et du tabac et s'y saoule, s'y vante et s'y avilit.

Voilà qui est beau et noble.

Voilà ce qu'est le conseil de révision, prélude des atrocités militaristes.

Quand donc les hommes comprendront-ils leur sort et secoueront-ils toutes ces coutumes idiotes, qui les abrutissent ?

Quand est-ce que les hommes cesseront de se ruer les uns sur les autres et de s'en dévorer ?

Ce sera quand ils auront détruit le capitalisme, la religion et le militarisme.

Ils n'ont qu'à ne pas aller soldats, ils n'ont qu'à se révolter contre le capital et la religion.

S'il n'y avait pas de soldats, il n'y aurait pas de militarisme.

S'il n'y avait plus de militarisme, il n'y aurait plus de capital, car celui-ci perdrait son principal soutien.

S'il n'y avait plus de capital, plus de militarisme, plus de religion, par conséquent plus d'autorité, les hommes seraient libres et heureux...

Par l'anarchie !...

URSTS.

VEUX-TU ?

Travailleur, n'es-tu sur la terre que pour trimer pis qu'un esclave, pour produire sans répit au profit du patron ?

Non pas ?

Tu es sur la terre pour vivre le mieux possible : tu devrais jouir des beautes et des richesses de la nature et avoir ta part des produits créés par le génie industriel de la race humaine.

Pourquoi n'en est-il pas ainsi ?

Parce que tu ne veux pas !

Oui, tu manque de volonté et de conscience. Tu es fort et tu ne connais pas ta force ! To plies l'échine et tu subis les dures conditions que l'imposent les capitalistes. Et pourtant...., ils sont un contre cent ! Donc, si tu voulais, tu aurais tout fait d'améliorer ton sort.

Veux tu ?

Si oui, viens à nous, tes frères de travail, et aide nous à conquérir sur le patronat une première victoire. De cette victoire, le prolétariat tout entier sentira les effets ; sa répercussion bienfaisante se manifestera par un bénéfice matériel et immédiat et

aussi, par un résultat moral considérable, car elle nous aura permis de constater que : nous pouvons ce que nous voulons.

Cette conquête à laquelle, camarades, nous te convions à participer, c'est : la conquête de la journée de huit heures.

Devant notre volonté, rendue irrésistible par notre étroite solidarité, les patrons seront obligés de consentir à l'amélioration exigée. Rien ne leur servirait de s'y opposer ! Leur obstination ne pourra que leur être préjudiciable ; ils ne peuvent se passer de nous et nous pouvons nous passer d'eux. En effet, leur richesse n'est que le produit de notre travail ; donc, si nous ne travaillons pas pour eux, ils ne peuvent vivre.

On nous a serré que c'est le patron qui fait vivre l'ouvrier en lui donnant du travail.... Et nous avons cru ce mensonge ! C'est le contraire qui est vrai ; c'est l'ouvrier qui, en travaillant au compte du patron, le nourrit et l'enrichit.

Donc, le travail doit être tout !... Un jour viendra où il en sera ainsi. Ce jour-là, sautant quelle est notre force et notre puissance, nous refuserons complètement de travailler au compte du capital...

Ce sera la grève générale ! Et alors, nous procéderons à l'expropriation de la classe bourgeoise et, par la prise de possession des richesses que nous avons créées, nous réalisera un monde nouveau, établi sur des bases équitables, sur les ruines de la société centralisatrice, — bourgeoise et établi, — que nous subissons, s'instaurera un fédéralisme économique avec, pour essence, l'autonomie de l'individu.

Cette société, où l'être humain aura ses pleines aises, où il sera affranchi de toutes les contraintes, sera fatallement une société communiste. Ce n'est qu'en elle, et par elle, que pourra être matérialisée la formule lumineuse : BIEN-ÊTRE ET LIBERTÉ.

Or, la conquête de la journée de huit heures est un acheminement vers cet idéal. La révolution émancipatrice ne viendra pas d'un excès de misère ; elle sera préparée et rendue possible par une ascension continue vers d'avantage de bien-être et de liberté.

La journée de huit heures est une étape, — franchissons-là !

Mais, n'allons pas croire qu'il faudra ensuite nous reposer... Non pas ! L'action est le sel de la vie. Il nous faudra agir, tous jours agir, attendu que la réalisation de la journée de huit heures n'aura pas modifié les rapports sociaux ; le salariat existera encore... et c'est sa suppression complète qui, seule, pourra nous satisfaire.

(Extrait de la *Journée de huit heures*, par la Confédération générale du travail.)

AU JOUR LE JOUR

Le Proletariat s'organise

Le Parti Socialiste unifié a publié, dans son organe officiel, la liste de ses candidats : les professeurs, les avocats, les médecins et les propriétaires y foisonnent ; trois douzaines d'ouvriers sont admis à se présenter avec l'estampille... dans les circonscriptions sacrifiées.

C'est ce que l'excellent Jules Guesde appelle « la lutte de classe ». Peuple, affranchis-toi toi-même, etc.

Dans le XVI^e arrondissement de Paris, notamment, *l'Humanité* (13 mars), recommande avec chaleur au suffrage universel, la candidature de M. le comte Mathieu de

N^o 10 Feuilleton de l'Ordre

L'ANARCHIE

Sa philosophie. — Son idéal

Par P. KROPOTKINE

Une profonde révolution s'est accomplie depuis, surtout chez les peuples latins et en Angleterre. Le communisme gouvernemental, comme le communisme théocratique, répugne au travailleur. Et cette régence fit surgir dans l'Internationale, une nouvelle conception, ou doctrine, le *collectivisme*. Cette doctrine, à ses débuts, signifiait : possession collective des instruments de travail (sans y comprendre le nécessaire pour vivre) et le droit de chaque groupe d'accepter, pour ses membres, tel mode de rétribution qu'il lui plairait, communisme ou individuel. Cependant, peu à peu, ce système se transforma en une espèce de compromis entre le communisme et la rétribution individuelle du salariat. Aujourd'hui, le collectivisme veut que tout ce qui sert à la production devienne propriété commune, mais que chacun soit néanmoins rétribué individuellement, en bons de travail, selon le nombre d'heures qu'il aura données à la production. Ces bons servir-

raient à acheter dans les magasins sociaux toutes les marchandises, au prix de revient qui serait aussi estimé en heures de travail.

Mais si vous analysez bien cette idée, vous conviendrez que son essence, ainsi que la résume un de nos amis, se réduit à ceci :

Communisme partiel dans la possession des instruments de travail et l'éducation ; concurrence entre les individus et les groupes pour le pain, le logement, le vêtement ; individualisme pour les œuvres de pensée et de l'art ;

Et assistance sociale pour les enfants, les malades, les personnes âgées.

En un mot — la lutte pour les moyens d'existence, mitigée par la charité. Toujours la maxime chrétienne : « Blessez pour guérir ensuite ! » Et toujours la porte ouverte à l'inquisition pour savoir si vous êtes l'homme qu'il faut laisser lutter, ou bien l'homme que monsieur l'Etat doit secourir.

L'idée, vous le savez, est vieille. Elle date de Robert Owen. Proudhon la préconisa en 1848 ; aujourd'hui on en a fait du « socialisme scientifique ».

Il faut dire, cependant, que ce système semble avoir peu de prise sur l'esprit des masses : on dirait qu'elles en pressentent les inconvénients, pour ne pas dire l'impossibilité.

D'abord, la durée de temps donnée à un travail quelconque ne donne pas la mesure

de l'utilité sociale du travail accompli, et les théories de la valeur que l'on a voulu baser, depuis Adam Smith jusqu'à Marx, seulement sur le coût de la production, évalué en travail, n'ont pas pu résoudre le problème de la valeur. Dès qu'il y a échange, la valeur d'un objet devient une quantité complexe, qui dépend, surtout, du degré de satisfaction qu'elle apporte aux besoins — non pas de l'individu, comme le disaient autrefois certains économistes, mais de la société entière, prise dans son ensemble. La valeur est un fait *social*. Résultat d'un échange, elle a un double aspect : le côté peine et le côté satisfaction, l'un et l'autre conçus dans leur aspect social et non individuel.

D'autre part, quand on analyse les maux du régime économique actuel, on s'aperçoit — et le travailleur le sait très bien, — que leur essence est dans la nécessité *forcée* pour le travailleur de vendre sa force de travail. N'ayant pas de quoi vivre pendant quinze jours à venir, placé par l'Etat dans l'impossibilité d'utiliser ses forces sans les vendre à quelqu'un, le travailleur se vend à celui qui promet de lui donner du travail ; il renonce aux bénéfices que son travail pourrait lui apporter, il abandonne au patron la part de lion des produits qu'il fera, il abdique sa liberté même, il renonce au droit de faire valoir son opinion sur l'utilité de ce qu'il va produire et sur la manière de le faire.

L'accumulation du capital résulte ainsi, non de sa faculté d'absorber la plus-value, mais de la nécessité dans laquelle le travailleur est placé, de vendre sa force de travail, — celui qui la vend étant sûr d'avance de ne pas recevoir tout ce que cette force produit, d'être lésé dans ses intérêts, de devenir l'inférieur de l'acheteur. Sans cela, le capitaliste n'aurait jamais cherché à l'acheter. Ce qui fait que pour changer ce système, il faut l'attaquer dans son essence, dans sa cause — la vente et l'achat. — Non dans ses effets, le capitalisme.

Les travailleurs en ont bien une vague intuition, et on les entend dire de plus en plus souvent qu'il n'y aura rien de fait si la révolution sociale ne commence par la distribution des produits, si elle ne garantit à tous ce qui est nécessaire pour vivre — c'est à dire le logis, la nourriture, le vêtement. Et l'on sait que cela est tout à fait possible avec les moyens puissants de production dont nous disposons. — Resté salarié, le travailleur resterait esclave de celui à qui il serait obligé de vendre sa force, — que cet acheteur soit un particulier, ou l'Etat.

(A suivre).

Nous aisons nos lecteurs, qu'ils trouveront à la LIBRAIRIE PINGRIVAX, 79, avenue Garibaldi, tous les journaux et brochures anarchistes.

Noailles, mari de la petite poëtesse moldovalaque, qui sert d'Egérie à la Social-Luculius. Avec le vidame de Hault de Pressensé, voilà de solides appoîts à la cause révolutionnaire.

« C'est la lutte finale ! groupons-nous et demain... »

Comme les nègres de la Guadeloupe étaient venus chercher à Paris leur mandataire législatif, quelqu'un leur fit observer qu'ils fournissaient, contre la race, le plus redoutable argument. « Si vous en êtes réduits à choisir pour vous représenter le dernier des blancs, leur dit on, c'est donc que le meilleur des noirs ne vaut pas cher ? »

... Les travailleurs de France, les esclaves blanches, les prolétaires, prétendent qu'ils sont dignes de la liberté, de la souveraineté, de la toute-puissance. Mais, pour l'exercer en leur nom, ils vont chercher des aristocrates ou des bourgeois.

Alors ?

G.

Autrefois

Tout à l'heure on m'objectait : la grève générale, c'est la révolution... Sans doute, c'est la révolution. Eh, je sais bien qu'on ne décrète pas la révolution ; pourtant, ne reconnaissez-vous pas avec moi, que la volonté humaine peut hâter les événements.

A quoi tient, en l'état actuel des choses, la réussite d'une révolution ? A la rapidité avec laquelle on pourra mobiliser le prolétariat sur tout le territoire. Or, la grève est un instrument de mobilisation admirable.

Et l'armée ? N'est ce pas un facteur avec lequel nous devrions compter. Je suis, pour le dire en passant, très heureux de constater que la propagande antimilitariste, trop longtemps négligée, trouve enfin des adeptes, et qu'on cherche à empêcher le jeune soldat d'oublier qu'il a revêtu et qu'il revêtira le bourgeois. »

(Extrait d'un discours du citoyen Briand, délégué du groupe socialiste de Saint-Etienne).

Ah ! m... alors !

La Fédération socialiste de l'Yonne présente au Comité national unifié, une motion qui produit un certain scandale.

Elle disait : La Fédération demande quelques mesures le Conseil national pourrait prendre en faveur de la liberté d'opinion.

« Renvoyé à la C. A. P., qui s'entendra avec la Fédération de l'Yonne », dit le *Socialiste*. Mais ce n'est pas là l'entièrre vérité. Voici les paroles qu'omet le *Journal officiel* unifié, bien qu'elles soient authentiques :

« Le citoyen Jules Guesde. — Il est impossible que le Parti se laisse insulter toutes les fois par une Fédération. Quelle mesure pourrons-nous employer ? L'insurrection ? Nous ne deviendrions pas mieux, mais nous ne pouvons pas la faire. »

Eh allez donc. Hervé n'est pas ton père !

On se range

Nous enregistrons avec une joie patriotique, le mariage du citoyen René Viviani, ancien député socialiste, avec la fille de M. Edmond Lepelletier, ex-communard, ancien conseiller municipal et député fourguenement nationaliste de Paris.

Le groupe Viviani Lepelletier, sera la preuve vivante qu'il n'y a point d'obstacle infranchissable entre les hommes sincères de tous les partis.

Millerand, Brousse, Augagneur, Briand, Viviani, que d'assagis — sans compter les tièdes, les glacés même, les congelés, si j'ose, à Taillade aux mains blanches, m'exprimer ainsi.

Une Vérité

Le *Petit Démocrate*, commentant ce que nous avons dit concernant les paroles de Marc Sangnier, insinue que nous ne comprenons pas ce qu'un enfant de dix ans peut comprendre.

En effet, cher frère, à dix ans, à peu près tous les enfants comprennent tout ce qu'on a voulu leur faire comprendre, même les mystères de l'Incarnation ou de la Sainte Trinité ; mais passé cet âge, lorsqu'ils réfléchissent, ils rougissent de leur passé et l'abandonnent.

Vous avez dit la vérité sans vous en apercevoir.

A l'Ecole

Dans nos groupes d'études, il est d'usage, quand un de nos camarades a brillamment soutenu une discussion, de l'applaudir vivement. Il n'en est pas de même dans les groupes d'études sillonnistes.

Dans le dernier numéro du *Petit Démocrate*, on pouvait lire un article contre le collectivisme, portant au bas cette signature et cette mention : « B. (Composition ayant obtenu le 1^{er} prix au concours du *Sillon Limousin*) ».

Les socialistes, plus matérialistes, veulent, en récompense de leurs efforts, un siège de député. Au *Sillon*, l'on se contente de prix. Bientôt, soyez en persuadé, on donnera aux écoliers du boulevard Gambetta couronnes et bons points de sagesse.

Bonne Pensée

C'est une loi contre nature, que celle de la discipline militaire. Prendre un homme libre, investi de tous les droits imprescriptibles que la pensée moderne reconnaît à tous les êtres humains, et l'en déponiller passagèrement, en faire, pendant son service, l'instrument passif de la volonté d'un autre, parfois d'un chef brutal, injuste et

borné ; l'obliger à tuer ses semblables, et à sacrifier au besoin sa propre vie, peut être pour une cause qu'il condamne au fond de sa conscience ; c'est évidemment donner un démenti éclatant à toute conception raisonnable des conditions normales de la vie dans une société civilisée.

Cette bonne pensée, que l'on pourrait croire sortie du cerveau de Gustave Hervé, est de M. Camille Pelletan, ancien ministre de la marine.

Oh ! l'affreux antimilitariste.

Patrons, ouvrez l'œil

A Pressenneville (Somme), des grévistes ont mis le feu au château de leur exploitant ; heureusement pour ce dernier, qu'il se trouvait absent.

Que messieurs les patrons y songent ; malgré les conseils au calme, donnés par les vautours de la politique, de plus en plus les ouvriers s'aperçoivent qu'ils ne peuvent compter que sur la force pour s'affranchir du joug capitaliste. Bientôt, en un même mouvement, capitalistes et politiciens disparaîtront de l'humanité. Ce sera « l'irruption de la fin. »

Demandez chez tous les vendeurs de "L'Ordre" notre très intéressante brochure : DIEU N'EXISTE PAS.

Prix : Dix centimes

CHRONIQUE LOCALE

Paix au Préfet !

On fait depuis quelque temps une guerre acharnée au préfet Delanney, qui ne s'en porte, d'ailleurs, pas plus mal, habitué qu'il est depuis longtemps, à ces inconvénients qui suivent les préfets dans leurs déplacements, comme la misère suit les chevaux.

Pour ma part, je ne suis pas autrement attristé de la présence de M. Delanney à Limoges, car, ce personnage que l'on se plait passionnément à représenter comme un tyran, et que l'on a déjà qualifié de Proconsul et baptisé des noms caractéristiques de Néron, Assuerus et Trépoff, en oubliant toutefois d'y ajouter celui plus particulier de Delanoff, aura, durant son séjour dans notre cité, inspiré au citoyen Bertrand, quelques bons articles révolutionnaires qui furent, pour moi, un véritable régal littéraire.

Donc, je suis reconnaissant à M. Delanney, et voilà pourquoi je ne suis pas autrement désolé de sa présence. Mais, j'ai encore plusieurs raisons moins entachées d'égoïsme. Je suis d'abord convaincu que l'on a fortement exagéré l'importance de cet individu. On l'a grisé d'injures distinguées qu'il ne méritait pas. En le qualifiant de tyran, on en a fait un personnage presque remarquable. Un tyran, sachez-le bien, figure toujours dans un dictionnaire, et Delanney en est arrivé à croire que nos arrière petits-neveux trouveront un jour, en feuilletant aux DEL d'un Larousse, revu et corrigé, la mention suivante :

DELANNEY. — Tyran célèbre, qui régna à Limoges, de 1903 à 1904.

En un mot, je reproche à ses détracteurs, d'avoir fait quelque chose d'un monsieur qui n'était qu'un rien du tout.

Ensuite, je sais fort bien que si nous parvenions à persuader M. Clémenceau, de l'utilité qu'il y aurait à nous en débarrasser, nous serions dotés d'un nouveau préfet, qui ne vaudrait pas mieux que l'ancien.

Pour s'en convaincre, il n'est point besoin de faire appel à de lointains souvenirs. Lorsqu'au mois d'avril 1903, survinrent les journées sanglantes, nous étions pourvus du préfet Cassagneau.

La fusillade du jardin d'Orsay et la mort de notre camarade Vardelle, auquel nous rendrons lundi une visite respectueuse et émue, le rendirent si impopulaire que le gouvernement de M. Rouvier jugea bon de nous l'enlever peu de temps après.

Mais par qui fut-il remplacé ? Par Delanney, qui, avec ses gendarmes aux bottes pesantes et odorantes, transforma dès son arrivée, notre ville, en un camp retranché.

Aussi, lorsque j'assisste aujourd'hui à la campagne menée contre le remplaçant de Cassagneau, j'applaudis de bon cœur aux traits d'esprit et j'apprécie les coups également portés, mais je demeure sceptique sur l'utilité de cette campagne.

Certes, le déplacement d'un préfet peut ajouter à la valeur d'un journaliste, mais il n'a aucune valeur réelle pour le prolétariat éclairvoyant, qui fait moins le représentant salarié d'un régime, que le régime lui-même.

Cousin CHRYSANTHÈME.

Vardelle vengé

Aux dernières élections municipales, les candidats socialistes criaient dans toutes les réunions publiques organisées par eux, que leur succès serait la victoire des assasins de Vardelle et que leur victoire serait la vengeance de l'assassiné.

Donc, l'échec de la liste socialiste fit que Vardelle ne fut pas vengé, mais d'autres se chargèrent de faire ce que les socialistes n'avaient pu accomplir.

Sautour, précisément un des principaux auteurs du lock out de l'an dernier, conséquemment auteur aussi des troubles et de la fusillade, vient de quitter pour un motif inconnu la maison qui jamais ne voulut céder à la demande de son renvoi par ses subordonnés.

Ces derniers, dont la plupart l'avaient solennellement condamné à mort, viennent de lui offrir un banquet d'adieux.

A quoi bon des pèlerinages sur la tombe de Vardelle, n'est-il pas assez vengé par les derniers sous-ordres de Sautour ?

A un Mouchard et un Lâche

Les affiches annonçant la conférence de Girault ont eu le don d'aiguillonner le système pittoresque d'un individu resté anonyme, au point de lui faire déverser dans la Gazette et le Courrier une prose larmoyante adressée à Delaunay pour que celui-ci fasse lacérer les affiches.

Cet individu qui n'a le courage d'aucun acte, pas même celui de signer sa prose, devrait pourtant rechercher à pouvoir faire lui-même, et cela sous nos yeux, ce qu'il conseille de faire faire au préfet.

Gageons qu'il n'aurait plus envie de recommencer.

Silhouettes de Jaunes

Sous ce titre, nous commencerons très prochainement une série d'articles sur les personnalités dont nous nous sommes occupés dans notre dernier numéro et qui appartiennent à l'industrie du livre.

Nous dévoilerons le passé de ces beaux messieurs qui, pour la plupart, étaient les défenseurs des faibles, des opprimés ; les uns luttant sur le terrain économique dans la modeste sphère d'un syndicat et les autres sur le terrain politique en écrivant dans des journaux des articles pompeux contre le patronat exploiteur. Nous mettrons en parallèle leur conduite d'hier avec celle d'aujourd'hui, tonte de dévouement à la cause patronale, et nous stigmatiserons comme il convient les procédés mesquins dont ils se servent envers leurs anciens camarades.

C'est une véritable collection de phénomènes — tant au physique qu'au moral — à rendre jaloux les sujets à Barnum, que nous ferons passer sous les yeux de nos lecteurs.

A bientôt.

ANTOINE et FIRMIN.

Histoire de brigands

Ce sont bien, en effet, des histoires de brigands que certains, intéressés à voir disparaître, nous ont narreées.

Les faits se passent chez Théodore Haviland, de lugubre mémoire.

Comme toujours, il est question, en premier lieu, d'un garde chourou. Le nommé Grosbras, tel est son nom, se permet envers ses sous-ordres toutes sortes d'exactions ; seuls ont ses faveurs ceux ou celles qui veulent céder à ses caprices.

Parmi le sexe dit faible, il est une malheureuse dont, par compassion, nous ne citerons pas le nom, mais tous les forçats du bagnes la reconnaissent, qui, jouet de Grosbras, lui sert à la fois de maîtresse et de mouchard.

Ouvriers et ouvrières doivent à cette dame les mêmes honneurs qu'à son michet, lequel pourtant dédaigne ses sous-ordres jusqu'à répondre à leur salut en crachant à terre.

On nous a conté une anecdote où, pourtant, le monsieur ne paraît pas dédaigner les collations offertes chez Minet où, un certain jour, il obligea un ouvrier à payer la consommation faite par monsieur et sa dame. Afin de vendre ses faveurs, ne voulait-il pas encore obliger sa victime à lui acheter un fusil à crédit ! Assez pour aujourd'hui sur ce moineau.

Il est aussi déplorable et monstrueux de constater dans le même bagnes que des ouvriers, pour s'attirer les faveurs patronales, aient sans doute de parvenir au grade de chef, commettent vilaines sur crapuleries.

Si l'on demandait à M. Joubert la provenance de certains cadeaux, il serait bien embarrassé pour répondre, où alors ses aveux feraien dévoiler un individu dont les louches agissements, connus pourtant de ses camarades, ont déjà causé et causent encore bien du tracas à ces derniers.

Il est bon de le prévenir que s'il ne cesse bientôt, son nom sera livré à la publicité et il pourra se repentir de n'avoir pas suivi nos conseils.

Pour un Enfant

A souligner l'imprécision habituelle des petites idées des grands hommes du *Sillon*, on s'attire quelquefois de vertes remontrances. C'est ce qui nous est arrivé. Un rédacteur du *Petit Démocrate*, froissé de voir son mentor intellectuel, Marc Sangnier, pris en flagrant délit de contradiction, nous a répondu « qu'un enfant de dix ans aurait compris sans peine que le prolétariat est

capable de réaliser la démocratie sans être prêt à le faire immédiatement, sans efforts ni éducation préalables ».

Aveuglé par sa sainte colère, il n'a pas vu que sa réponse n'était qu'une deuxième édition de la contradiction de Marc Sangnier.

En effet, si, d'une part, écrivant au présent, le rédacteur du *Petit Démocrate* affirme que le prolétariat « est » capable de réaliser la démocratie, ce prolétariat n'a plus besoin de s'éduquer « préalablement » pour acquérir une capacité qu'il lui reconnaît « présentement ». Si, d'autre part, il pense que pour réaliser la démocratie, le prolétariat doit s'éduquer « préalablement », il nie au prolétariat une capacité de réalisation qu'il lui reconnaissait précédemment.

Par conséquent, le rédacteur du *Petit Démocrate* ayant échoué dans sa tentative de concilier une affirmation et une négation, la contradiction subsiste.

Pour avoir compris Marc Sangnier qui, à Roubaix et Paris, affirmait que le prolétariat était capable, sans l'être, tout en l'étant, notre contradicteur a du raisonner comme l'enfant auquel il a fait allusion. Or, chacun sait qu'une raison d'enfant n'est pas très exigente.

Mais ce qui a pu le satisfaire ne saurait nous suffire. C'est pourquoi nous réitérons notre question en le priant de la résoudre quand il aura vieilli.

C. Ch.

Cabotinage électoral

Si l'on doit en croire les nouvelles électorales publiées par les journaux qui s'intéressent à cette cuisine malpropre, chaque candidat serait certain d'être élu.

En effet, si vous lisez le *Populaire*, vous y verrez que l'on narre longuement la déroute du vénérable Tourgnol et le triomphe du citoyen Pressemare. Également, on escompte les succès retentissants des citoyens Betouille et Parvy. On assure aussi la victoire de Chauly sur le député Boutard, que ce redoutable adversaire a rendu malade. Enfin, il n'est pas jusqu'au candidat fantôme, le citoyen Château qui ne trouble le sommeil de Vacherie et Ferriol, ce dernier actionnaire du *Populaire* !!!

Mais si vous lisez le *Réveil* ou la *France du Centre* c'est une autre histoire. Et enfin si vous achetez le *Courrier* ou la *Gazette du Centre*, vous êtes complètement désorienté.

Il est plus sage de n'en lire aucun et de conclure que tous les bulletins de victoire généralement rédigés par les candidats eux-mêmes, ne sont que mensonges et cabotinages destinés à tromper les gens confiants et les imbéciles.

A chacun sa tâche

Lors de la campagne électorale pour les élections municipales, le citoyen Rougerie, secrétaire du syndicat des cordonniers, recommandait les candidats dans toutes les réunions publiques.

Aujourd'hui, c'est le citoyen Desbordes

« Le Grand Guignol politique »

Il est surtout agréable de glaner chez des adversaires. Dans un article signé par Pierre Bertrand, nous relevons ce qui suit :

« Je suis enchanté, pour ma part, que nous ayons un ministre de l'intérieur (Clémenceau) hardi et supérieur. Cela nous aidera à démontrer que nous n'avons rien à attendre d'aucun ministre de l'intérieur. »....

Le rédacteur en chef du *Populaire*, quelques jours après, développe un peu plus longuement sa pensée. Il écrit :

« Nous ne poussons pas des cris de fête et n'allumons pas de lampions quand au *Grand Guignol politique*, s'exhibent des fronts radicaux. Notre raison est que nous savons d'avance le rôle qu'ils joueront. Au Guignol des enfants, la trique est toujours pour rosse le commissaire. (C'est même la une excellente leçon de choses et trop peu suivie.) A notre Guignol, à nous qui fuyons l'enfance ou, je le crains, y retournons, le pouvoir est toujours pour rosse le prolétariat. Dans les mains de M. Clémenceau, il ne sert pas à un autre usage. Or, ce n'est point une consolation suffisante pour nous de constater qu'il est manié avec plus d'intelligence, d'habileté et de hardiesse à la fois. Car cela ne guérit pas le mal qu'il nous fait. »...

Plus loin, l'auteur des lignes que je viens de citer semble très clairement mettre dans le même sac tous les politiciens : Guillemot, Tourgnol, Clémenceau et l'abbé Desgranges; tous les gouvernements : Waldeck Rousseau, Rouvier, Sarrien, etc. Il dit en substance :

« Rien n'est changé que l'étiquette, et rien ne peut être changé que le régime ».

(Nous donnons à cette phrase le sens qu'il a voulu lui donner et non son sens absolu qui est incohérent).

Ce qui est encore plus incohérent, c'est d'entendre Pierre Bertrand — après avoir tenu pareil langage — battre la grosse caisse, faire la réclame pour faire entrer Betouille comme acteur au G. G. P.

A moins que les coups de bâton assénés par un « front socialiste », si j'ose dire, aient l'effet, sur l'échine de Populo, d'une caresse de velours.

Nous ne désirons contrarier personne, pas même Pierre Bertrand, mais voudra-t-il nous permettre d'en douter ?

E. TRIEUR.

Au Coopératif

— Dis donc, mon vieux, sais-tu pourquoi Machin voudrait que Betouille soit élu?

— Non. Pourquoi?

— Parce qu'il y aurait au *Populaire* une bonne place d'administrateur à prendre.

Lisez et faites circuler L'ORDRE.

Abonnez-vous et faites abonner vos amis.

EN VENTE AU BUREAU DE « L'ORDRE »

<i>L'Education libertaire</i> , D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann-Paul.....	» 10
<i>Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire</i> , par J. Grave, couverture de Cross.....	» 10
<i>Le Machinisme</i> , par J. Grave, avec couverture de Luce.....	» 10
<i>La Panache-Révolution</i> , par J. Grave, avec couverture de Mabel.....	» 10
<i>A mon frère le paysan</i> , par E. Reclus, couverture de L. Chevalier.....	» 03
<i>La colonisation</i> , par J. Grave, couverture de Couturier.....	» 15
<i>Entre paysans</i> , par Malatesta, couverture de Willaume.....	» 10
<i>Le militarisme</i> , par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache.....	» 10
<i>Patrie, Guerre et Caserne</i> , par Ch. Albert, illustration de Agar.....	» 10
<i>L'organisation de la vindicta appelée justice</i> , par Kropotkine, couverture de J. Hénault.....	» 10
<i>L'Anarchie et l'Eglise</i> , Reclus et Guyot, couverture de Daumont.....	» 10
<i>La grève des électeurs</i> , par Mirbeau, couverture de Roubille.....	» 10
<i>Organisation, Initiative, Cohésion</i> , par J. Grave, couverture de Signac.....	» 10
<i>La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière</i> , par Nettlau, couverture de Delannoy.....	» 10
<i>Anarchie-Communisme</i> , Kropotkine, couverture de Lochar.....	» 10
<i>L'Anarchie</i> , par Malatesta.....	» 13
<i>Aux anarchistes qui s'ignorent</i> , par Ch. Albert, couverture de Couturier.....	» 03
<i>Au Café</i> , par Malatesta.....	» 20
<i>Aux jeunes gens</i> , par Kropotkine, couverture de Roubille.....	» 10
<i>La morale anarchiste</i> , par Kropotkine, couverture de Rysselberghe.....	» 10

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE

SAINTE-JUNIEN

La Médaille des vieux serviteurs

Après s'être fait exploiter pendant 30 ans aux papeteries du Moulin Pelgrès, pour un salaire de 33 sous par jour, 12 heures de travail quotidien, un malheureux père de famille eut, il y a environ un an, un œil arraché par une machine. Après de multiples démarches, prières, supplications sans fin, la compagnie d'assurance lui promit, sur la présentation de plusieurs certificats attestant qu'il était en danger de perdre l'autre œil, la fâcheuse pension de... 176 francs par an! Un aveugle, une femme et quatre petits.

L'homme ne veut pas se laisser faire. Il proteste, fait du bruit, trouble l'ordre. Il a tort. Sa femme a pu s'en rendre compte. Dernièrement, se trouvant sans ressources, elle fut à la mairie demander des secours. Le maire se débarrassa de cette femme encombrante, en donnant ordre à son larbin, le sergent Dechambles, de la mettre à la porte. L'ordre fut exécuté radicalement.

Des contribuables, venant pour des renseignements à la mairie, la trouvèrent roulant l'escalier sous les bousrades du brave représentant de l'autorité. A leur vue, la scène prit fin. La malheureuse, échevelée, les habits déchirés, leur montra ses poignets meurtris et les traces des brutalités du sergent. Ceci se passait sur l'ordre et sous les yeux du maire, de l'adjoint Fargues et du quart d'œil.

Qu'importe, le bonhomme ne veut pas céder. Exaspéré, il en est arrivé aux menaces, paraît-il. Ça n'a pas été long : six gendarmes, et on l'a conduit... toucher sa pension?... pas du tout, on l'a tout bonnement conduit en prison.

Sans commentaires.

Après plus amples renseignements, nous reviendrons sur le cas de ce malheureux.

Réorganisation

Il va être entrepris une sérieuse campagne de réorganisation syndicale. Avec les éléments épars des anciens groupements, moralisés par la défaite des mégissiers, et le syndicat des gantiers qui a conservé une bonne vitalité pendant la crise, une bonne campagne de propagande va être tentée.

Nous adressons un pressant appel à tous les ouvriers, sans distinction de concept, pour qu'ils assistent au grand meeting qui aura lieu prochainement salle des fêtes.

La date en sera annoncée par un manifeste.

Espérons qu'au lieu de s'occuper seulement à faire de bons cotisants, l'on s'efforcerà à former des consciences ouvrières.

A l'œuvre et de la ténacité.

Musée des Aneries

Sur *l'Abeille* de Saint Junien, un article signé Georges Sey, l'on peut y constater l'ignorance crasse des dirigeants sur tout ce qui touche à l'organisation ouvrière.

DÉFRICHONS.

CHRONIQUE RÉGIONALE

CHARENTE

ANGOULÈME. — **Jaunes ou Rouges.** — C'est de nos syndiqués angoumoisins que je veux parler.

Quinze jours seulement nous séparent de la date qui, pour employer l'expression de Pouget, « doit marquer un fait dans l'histoire du prolétariat organisé ».

La revendication des huit heures et celle du repos hebdomadaire semblaient avoir énormément préoccupé la C. G. T. L'on pensait partout que les murs de France allaient se couvrir d'affiches confédéralistes et que les Bourses affiliées deviendraient des lieux de réunions sans cesse gorgés de travailleurs.

A cet appel pour l'émancipation prolétarienne par les forces prolétariennes, nombreuses sont les Bourses qui ont répondu.

Cependant, à toute règle il y a exception, et la Bourse d'Angoulême veut le prouver.

Aucune campagne n'a été menée ici, et presque tout le monde ignore la revendication du 1^{er} Mai prochain.

Parmi les innombrables affiches éditées par la Confédération, pas une seule seulement n'a revêtu nos murs.

Lors des conférences — tournées Desplanques et Girault — aucune décision ne fut prise par le Comité directeur.

Que signifie donc ce mutisme, cette lèthargie honteuse?

Pourquoi la Bourse d'Angoulême ne suit-elle pas le mouvement lancé par la Confédération?

Est-ce par peur des dépenses?

Evidemment non ! puisque lors de l'apparition du placard « Guerre à la Guerre » des camarades se proposèrent pour prendre tous les frais de timbre et d'affichage sur leur compte.

Pour les conférences, les camarades Desplanques et Girault étant en tournée dans les environs, les dépenses auraient été insignifiantes.

Alors ! Quoi donc ?

Ah ! voilà : Desplanques est un signataire de la fameuse affiche rouge, et Girault est un anarchiste ; aussi pour le premier, le secrétaire de la Bourse oubliera d'écrire, et pour le second le Comité repoussera.

Toute propagande véritablement ouvrière est donc écartée par la Bourse d'Angoulême.

A quoi bon exister alors ?

Mais est-ce que pour sauver leur subvention et plaire aux maîtres de l'hôtel de ville nos syndiqués angoumoisins n'auraient pas pensé à se biétryser.

— Et d'un ! — La campagne électorale vient de s'ouvrir et le rideau se lève sur le premier acte de la grande comédie du suffrage universel.

Le concours des marionnettes et guignols parlementaires est ouvert.

Voici d'abord la maison Patria et son gigantesque Phono moulin qui fit, pendant six ans, courir tout Saint-Sébastien.

Le vent qui vient d'Espagne et qui souffle à travers la montagne, semble l'avoir rendu fou, car ses ailes battent l'air avec un bruit effroyable.

On entend cependant les mots de casseroles, assassins, francs-maçons qui coudoient ceux de Patrie, Dieu, Eglise, Armée ; une note manque cependant : On ne parle plus de la revanche, mais les gouvernements actuels s'entendent dire quelques vérités.

Enfin, le jouet s'arrête, et la foule éblouie, hypnotisée par ces grands gestes, tempête et applaudit.

Alors, un Don Quichotte quelconque, représentant de la maison, s'élance, et, après son boniment habituel :

— Voilà ce qu'il vous faut !

Et la foule abrutie de reprendre en chœur :

— C'est cela qu'il nous faut !

Allons citoiliens ! Tous aux urnes ! Et pas d'abstention !

UN SALARIÉ.

CONVOCATIONS

Syndicat des Journaliers en porcelaine

Les journaliers en porcelaine, syndiqués ou non, sont invités à assister à la réunion plénière de la corporation qui aura lieu samedi 14 avril, à 8 h. 1/2 du soir, à la Bourse du travail.

LA COMMISSION.

Samedi 14 avril, à 8 h. 1/2 du soir, réunion au local de *l'Ordre*, 21, rue du Temple.

Causerie par F. Texier. Ordre du jour : « Réorganisation de la Jeunesse syndicale. »

Les membres de l'ancienne Jeunesse sont spécialement invités.

PETITE CORRESPONDANCE

H. Zisly. — Nous avons réexpédié la copie. Nous jugeons inutile de soulever des discussions qui ne manqueraient pas de surgir sur ce sujet banal.

Unsal Arié. — Expédiez nous la copie le mardi, puis nous te faisons grâce du titre de « directeur » que tu nous décernes sur l'adresse.

CHANSONS

<i>Le Vagabond</i> , <i>Germinal</i> , <i>Les Abeilles</i>	» 10
<i>La Carmagnole</i> avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.....	» 10
<i>L'Internationale</i> , <i>Crevez-moi la sacoche</i> , <i>Le Politicien</i> , de E. Pottier.....	» 10
<i>Ouvrier prends la machine</i> , <i>Qui m'aime me suive</i> , <i>Les Briseurs d'images</i>	» 10
<i>La Chanson du Gars</i> , <i>A la Caserne</i> , <i>Vir'ment, brav' Ouvrier</i> , etc.....	» 10
<i>J'n'aime pas les Sergots</i> , <i>Heureux temps</i> , <i>Le Drapeau rouge</i>	» 10
<i>Le Réveil</i> , <i>La Chanson du Linceul</i>	» 10
<i>Hymne révolutionnaire espagnol</i> , <i>Debout ! frères de misère</i> , <i>Les Affranchis</i>	» 10
<i>La Marianne</i> , <i>Pendeurs et Pendus</i> , <i>Fraternité</i>	» 10
<i>Le Chant des Révoltés</i> , <i>Paix et Guerre</i> , <i>Le Chant du Pain</i>	» 10
<i>Le Père Peinard</i> , <i>Harmonic</i> , <i>Quand viendra-t-elle ?</i>	» 10
<i>Bonhomme en sa maison</i> , <i>Hymne anarchiste</i>	» 10
<i>L'Or</i> , <i>poésie révolutionnaire</i>	» 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.

FÉDÉRATION DU LIVRE
LIMOGES 4^e SECTION
PAROUE SYNDICAT

Le Gérant : LÉON DARTHOU

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet, 9